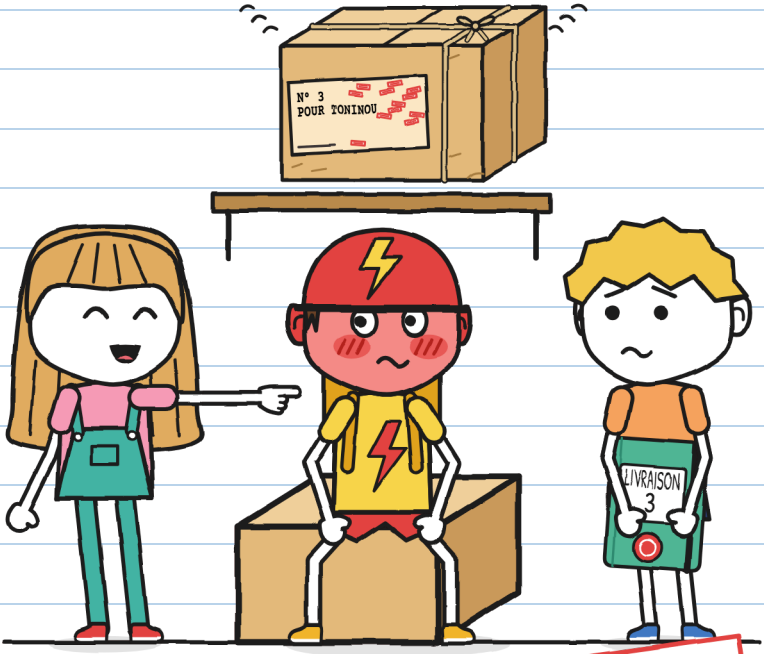
LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 3

Retour, s'il vous plaît

Lui Eriksson



(le carnet de Gus)

TAILLE S
Niveau débutant · 7+

LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 3
Retour, s'il vous plaît

Texte et illustrations : Lui Eriksson

TAILLE S · Niveau débutant · 7+

Version française : LinguAula

Première édition : 2026

© 2026 Lui Eriksson · info@linguaula.com

Photocopiable librement, pour la classe et pour la maison.

Troisième livre de la série. Les précédents : « Ce colis mord » et « Ne pas ouvrir avant le tonnerre ».



LinguAula

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

Aucun livreur n'a été blessé pendant l'écriture de ce livre. Rouge, oui. —J.



Et c'est moi qui le lis en premier. –J.

Si tu le trouves, rapporte-le. S'il te plaît.

QUE DANS LE LIVRE

Ce tampon marque ce qui n'arrive que dans le livre. Un vrai colis ne revient pas en volant. Avec un vrai vélo, c'est la page 76 qui décide. –J.

QUI EST QUI



Gus. Livreur du samedi. Il dessine des choses que personne ne lui a demandées. Ce carnet est à lui.



Juliette. Elle écrit en vert et signe J. Elle sait toujours comment aider. C'est ça, le problème.



Tony. Livre pour ÉCLAIR, à vélo. En dix minutes ou c'est gratuit. Il rougit par morceaux.



Mara. La patronne de Livraisons Impossibles. Elle porte un chapeau de sorcière. Elle en sait plus qu'elle ne dit.



Zoé. D'ÉCLAIR. La plus rapide. C'est elle qui donne les surnoms.



Bruno. D'ÉCLAIR. A crevé une fois. Il y a deux ans.



Le colis n° 3. Il sonne quand on le secoue. Sur l'étiquette, il n'y a qu'un nom.

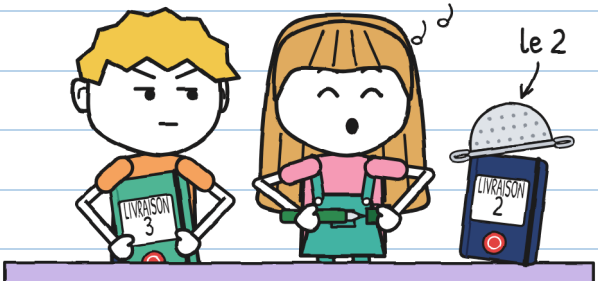


R. Envoie les colis que personne n'arrive à livrer. Personne ne dit son nom.

CARNET DE LIVRAISON 3
de Gus

SECRET.

« Secret » veut dire : je le lis en premier. Et je ne le raconte à personne. –J.



Le carnet 2 s'est terminé en un seul orage. Celui-ci est vert et porte le tampon de la boutique. Je devais l'utiliser en premier. Juliette l'a fait.

Je l'ai utilisé pour t'aider. De rien. –J.

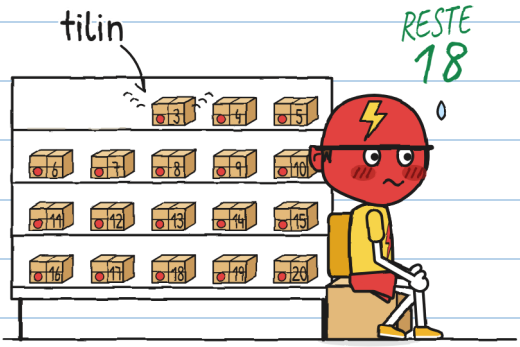
Je n'ai rien demandé. Avec Juliette, c'est pareil.

CHAPITRE 1

Tilin

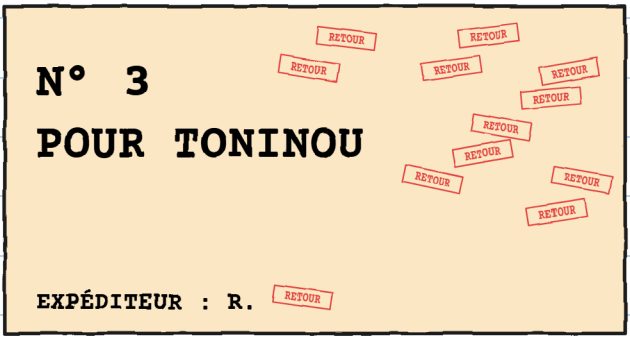
Mara garde sur une étagère les colis que personne n'a pu livrer. Ils étaient vingt. Juliette et moi, on en a livré deux : un œuf de dragon et des graines qui couraient. Il en reste dix-huit.

La nuit de l'orage, on rentrait. Un colis a sonné. Tilin.



C'était le n° 3. Tony livre pour ÉCLAIR en dix minutes ou c'est gratuit. Il est devenu de la couleur de son casque.

Sans signature, les retours reviennent en volant sur leur étagère à l'aube. Seule compte la signature de la personne qui reçoit le colis. Sur l'étiquette. Avec une encre qui ne s'efface pas. R. est l'expéditeur : la personne qui les envoie.



Juliette a commencé à lire l'étiquette :
— Pour To...
Elle a fermé la bouche. Elle ne s'arrête jamais au milieu d'un mot. J'ai regardé Tony. Il devenait rouge.

J'ai lu la moitié d'un mot. J'ai avalé l'autre moitié. —J.

Certaines personnes rougissent d'un coup. Pas Tony. Il rougit par morceaux. Je l'ai noté.

ROUGEOMÈTRE DE TONY



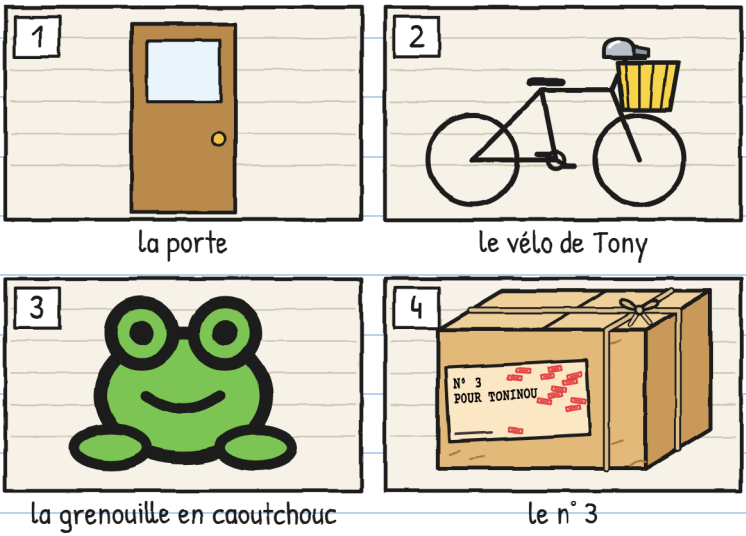
— Ce colis peut attendre, a dit Tony, vite. Il attend depuis des années. Un jour de plus. Ou dix. ÉCLAIR n'est pas pressé.
C'était la première fois que quelqu'un d'ÉCLAIR disait ça.

Cette nuit-là : 4. Je voulais le noter en rouge. Je n'ai que du vert. —J.

— Cette nuit, on n'ouvre rien, a dit Mara. Et on ne touche pas à l'étagère sans permission.
Personne n'y a touché. Le tilin a sonné encore.
Tilin.
— C'est la porte ! a dit Juliette.

Quand je ne comprends pas quelque chose, je fais une liste.

SUSPECTS DU TILIN



la porte — le vélo de Tony

la grenouille en caoutchouc — le n° 3

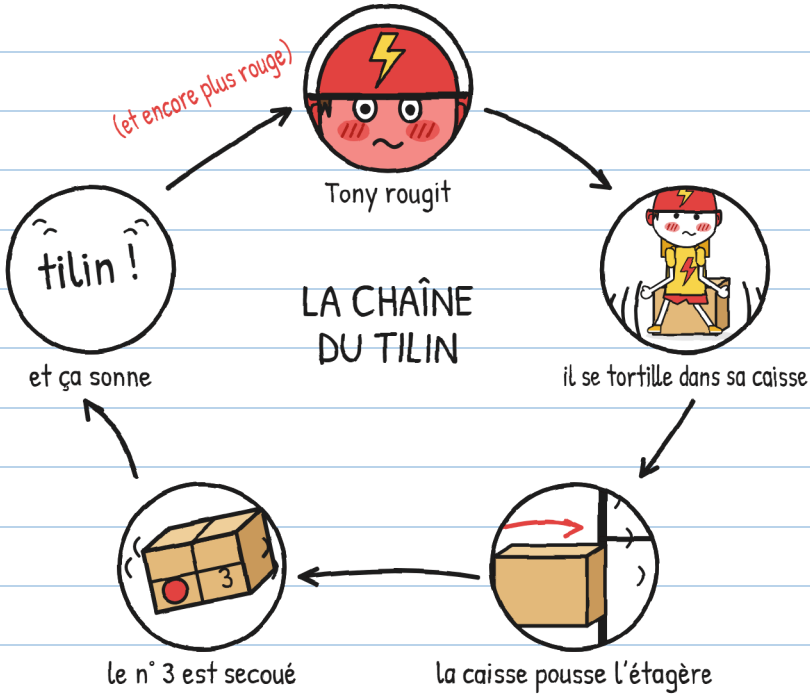
La grenouille est innocente. Je la connais. —J.

Je suis sorti tester les bruits sur le trottoir. Il ne pleuvait plus.
J'ai ouvert et fermé la porte : criiic. J'ai fait sonner la sonnette du vélo : DRIIING ! J'ai pressé la grenouille : couic.



Juliette disait non avec le doigt. Aucun ne sonnait comme ça.
Je suis rentré. Tony s'est agité, assis dans sa caisse.
Tilin.

Je me suis baissé. La caisse de Tony touchait le pied de l'étagère.



Ce n'était pas de la magie. C'était Tony. Quelque chose sonne dans le n° 3 quand on bouge le colis.

Comme moi. –J.

Tony a décidé de rester immobile. Voilà combien de temps ça a duré :

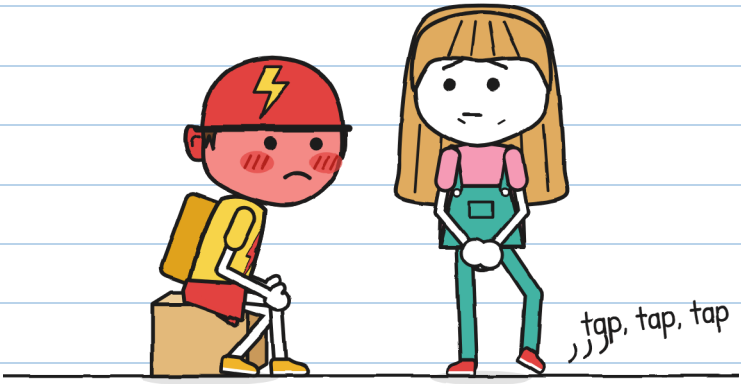


C'était juste une question. Les questions ne poussent pas les étagères. –J.

Celle-là, si.

— C'était moi, a dit Tony en regardant ses baskets. Quand j'étais petit.
Il l'a dit très bas. La grenouille l'a mieux entendu que moi.

Juliette a ouvert la bouche. Elle avait beaucoup de questions. Tony regardait toujours ses baskets. Juliette l'a regardé et elle a fermé la bouche.

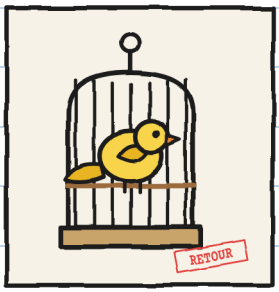


— Je ne pose plus de questions, a dit Juliette.
Ça lui a coûté. Son pied bougeait.

Questions que je n'ai pas posées : neuf. Je les ai notées. —J.

— Pourquoi ne le lui avez-vous jamais apporté ? ai-je demandé à Mara.
— Je l'ai apporté douze fois. Regarde l'étiquette : pas de rue, pas de numéro de maison, pas de nom de famille. J'ai essayé avec tous les Toninou que j'ai trouvés.

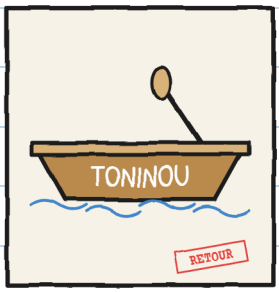
LES TONINOU DE MARA



1. Un canari.
(Il a marché sur l'étiquette. Nul.)



2. Don Antonio, 71 ans.
(« J'aimerais bien. »)

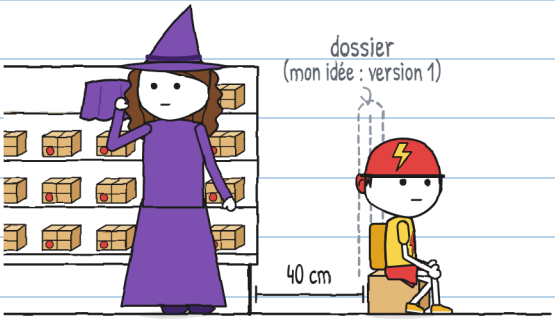


3. Une barque du canal.
(Elle n'a pas de mains.)

— Et Tony ? a demandé Juliette.
— La dernière fois, je ne connaissais pas encore Tony, a dit Mara en le regardant. Personne ne m'a dit son nom d'enfant.

Mara a sorti de sous le comptoir un tissu violet. Elle a couvert le n° 3, comme on couvre la cage d'un perroquet à l'heure de dormir. Elle a éloigné de quarante centimètres la caisse de Tony de l'étagère.

— Voilà. Maintenant tu peux bouger.



Tony pouvait partir. Son vélo attendait devant la porte. En dix minutes, il traversait le quartier. Il s'est rassis.

Je ne sais pas pourquoi. Je le note quand même. Sa caisse n'a pas de dossier. Je lui en ai dessiné un.

Personne ne t'a demandé de dossier. —J.

À la fermeture, Tony était le dernier. Il attachait son casque.

— Mara. Demain, je viens parler du colis. En privé.

— Ces deux-là sont de la boutique.

Tony nous a regardés.

— Eux, d'accord. Mais personne d'ÉCLAIR.



Le colis était pour Tony. Il fallait savoir s'il le voulait.

Moi, je sais déjà comment l'aider. —J.

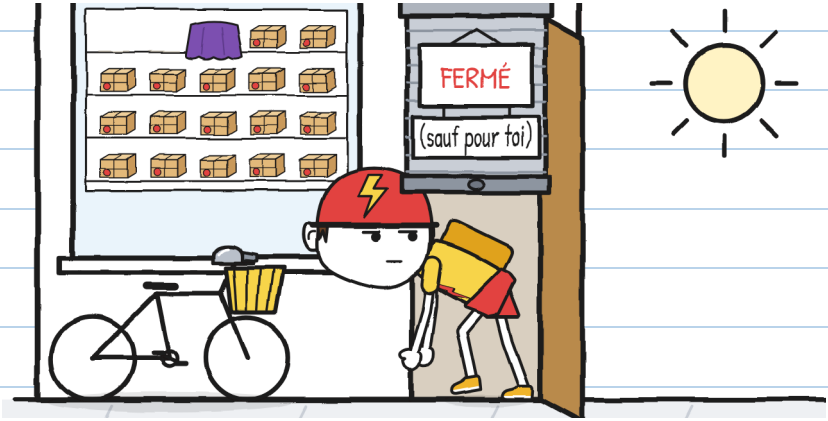
C'est ça qui m'inquiète.

CHAPITRE 2

Je n'ai pas dit oui

Le dimanche, la boutique est fermée. Mara a laissé le rideau de fer à moitié levé. Elle a accroché une pancarte : FERMÉ (sauf pour toi).

Tony est arrivé à onze heures. Avant d'entrer, il a regardé des deux côtés de la rue. Comme quand on va traverser. Personne d'ÉCLAIR ne venait.



Nous, on est arrivés à dix heures et demie. Au cas où. –J.

Mara a posé le n° 3 sur le comptoir. Elle a enlevé le tissu. Elle a parlé comme quelqu'un qui lit une pancarte :

— Colis numéro trois. Pour Toninou. C'est toi ?

— C'était.

— Ça me va. Tu le veux ?

Tony a regardé la boîte. La boîte n'a rien dit.

— Je n'ai pas dit oui.

— Tu n'as pas dit non non plus.

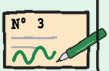
— J'ai dit : « Je n'ai pas dit oui ».



Trois phrases pour ne pas signer. Je les ai comptées. —J.

Tony a attrapé la boîte comme une casserole brûlante. Il l'a pesée. Il l'a tournée. Il l'a mise contre son oreille. Il l'a un peu secouée.
Tilin.
Il l'a lâchée vite.

— Et s'il emporte le colis ? a dit Juliette. Une nuit chez Tony et il est livré. C'est logique.
— Le tampon de retour ne marche pas à la logique, a dit Mara. Il marche à l'encre.

ÇA COMPTE COMME LIVRÉ ?		
	La regarder	NON
	La prendre	NON
	L'emporter chez soi	NON
	Signer l'étiquette avec une encre qui ne s'efface pas	OUI

Le tampon et moi, on ne pense pas pareil. —J.

— Juliette, Gus : cette livraison est à vous, a dit Mara. Comme celle du tonnerre. Trois conditions. Elle les a comptées sur ses doigts :

1. Vous n'ouvrez pas la boîte. L'étiquette reste collée.
2. Le n° 3 ne sort de la boutique que si Tony le demande.
3. Celui qui reçoit signe, s'il veut. Sans signature, le colis revient à l'aube. Il ne s'est rien passé.

— Et s'il ne veut jamais ? a demandé Juliette.
— Alors jamais.



« Jamais » n'est pas une date de livraison. —J.

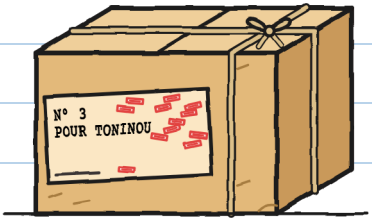
Tony est resté silencieux longtemps. Juliette a mesuré le temps : quatre minutes. Pour ÉCLAIR, presque une demi-livraison.

— Je l'emporte, a dit Tony. Fermée. Pour réfléchir. Pour l'instant.
— C'est toi qui le demandes ? a demandé Mara.
— C'est moi qui le demande.

J'ai noté comment le n° 3 sortait. Comme ça, personne ne pouvait le nier :

FICHE DE SORTIE

- [x] Boîte : fermée
- [x] Étiquette : collée
- [x] Demandé par : Tony
- [ ] Signature : pas encore



Dehors, Tony a mis le n° 3 dans le panier de son vélo. Il l'a lâché. Ça a sonné : tilin.

Il a regardé le guidon et la sonnette d'ÉCLAIR. Il semblait se souvenir de quelque chose.
— Quoi ? a demandé Juliette.
— Rien.
Tony est parti à pied, son vélo à la main. Il ne va jamais à pied.



« Rien », c'était « quelque chose ». Il faut l'aider. –J.

Depuis la porte, j'ai vu deux vélos d'ÉCLAIR arrêtés au coin.
— Tony ! Qu'est-ce que tu as dans le panier ? a crié une fille. Sa tresse lui arrivait à la taille.
— Une livraison.
— Pour qui ?
— Pour un client.

Il n'a pas menti. Avant de répondre, il a tourné la boîte. L'étiquette le regardait. ÉCLAIR ne la voyait pas.



Maintenant je comprends le « personne d'ÉCLAIR ». –J.

Cette nuit-là, j'ai laissé mon volet relevé. J'habite en face de la boutique. Je voulais voir si le n° 3 revenait.

— Gus ? a dit maman depuis le couloir. Pourquoi tu ne dors pas ?
— Je surveille un colis.
— Bon. Mais surveille-le en pyjama.



Je voulais surveiller aussi. Par ma fenêtre, je vois une cour. —J.

À l'aube, on a entendu le n° 3.

Tilin, tilin, tilin.

Puis il est apparu au-dessus des toits. Sans se presser. Il sonnait comme la voiture des glaces. La lumière s'est allumée à trois fenêtres. Un chien a aboyé. Le n° 3 est entré par la petite fenêtre au-dessus de la porte. Mara la laisse ouverte pour ça.



Après l'école, on est allés à la boutique. Le n° 3 était à sa place sur l'étagère. Il avait un autre tampon : treize.

RETOURS DU N° 3

N° 13 lundi, à l'aube en sonnant

on l'a entendu : ma mère, la moitié du quartier, le chien du 4 et moi



— Ce n'est pas une punition, a dit Mara. C'est la règle. Personne n'a signé : il revient.

Treize tampons. Encore un peu et on ne verra plus la boîte. —J.

Tony est venu à cinq heures vingt, après ses livraisons. Il n'a pas demandé pour le n° 3. Ce matin-là, il l'avait entendu passer au-dessus de chez lui.

Ça, je ne l'ai pas vu. C'est Tony qui me l'a raconté :

CE QUE TONY M'A RACONTÉ



— J'ai laissé la boîte toute la nuit sur le paillasson.
— Pourquoi tu ne l'as pas rentrée ? a demandé Juliette.
— Chez moi, beaucoup de gens m'appellent déjà Toninou.

— Une signature arrange tout, a dit Juliette quand Tony est parti. Une seule. Ça prend deux secondes. J'ai mesuré avec la mienne.

J'ai ouvert le carnet. « Le vert ne cachera pas ma phrase », ai-je pensé. J'ai écrit au stylo, en appuyant :



Je l'ai lu. Je ne suis pas d'accord. Pour l'instant. —J.

J'ai une autre idée. Ne me regarde pas comme ça. —J.

CHAPITRE 3

Autographes

Le mardi, en sortant de l'école, j'ai vu une table sur le trottoir devant la boutique. Elle avait une nappe jaune jusqu'au sol. Elle avait une pancarte à l'écriture de Juliette. Et quelque chose de caché au milieu.



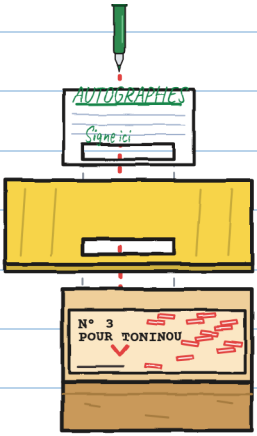
— C'est un pupitre, un support pour signer confortablement, a dit Juliette. Je collectionne les autographes : des signatures en souvenir.
— Depuis quand ?
— Depuis hier.

Sur le pupitre, il y avait une feuille à lignes. En bas, il y avait une petite fenêtre découpée aux ciseaux. La nappe en avait une autre pareille, juste en dessous.
J'ai soulevé un coin de la nappe. Le pupitre, c'était le n° 3 couché. Les petites fenêtres laissaient voir son étiquette, tournée vers le haut.

COMMENT ÇA MARCHE

1. La feuille, avec sa petite fenêtre.

2. La nappe, avec son trou.

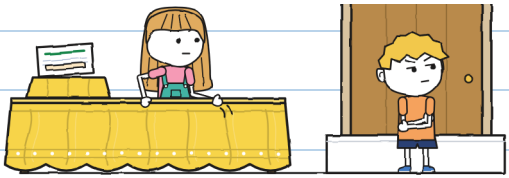


3. L'étiquette du n° 3, à l'endroit resté blanc.
4. Celui qui signe dans la petite fenêtre... signe l'étiquette.

— Avec mon feutre, a dit Juliette, heureuse, tout bas. L'encre ne s'efface pas. Demain, le n° 3 ne revient pas. Tony le saura quand il le verra. Surprise !

— Tony n'a pas demandé que le n° 3 sorte de la boutique, ai-je dit. Condition deux.
— Il va être content.
— Et Mara ?
— Elle était au téléphone. Je lui ai dit : « Table d'autographes ». Et c'en est une.
— Et le pupitre ?
— Ça, elle ne me l'a pas demandé.

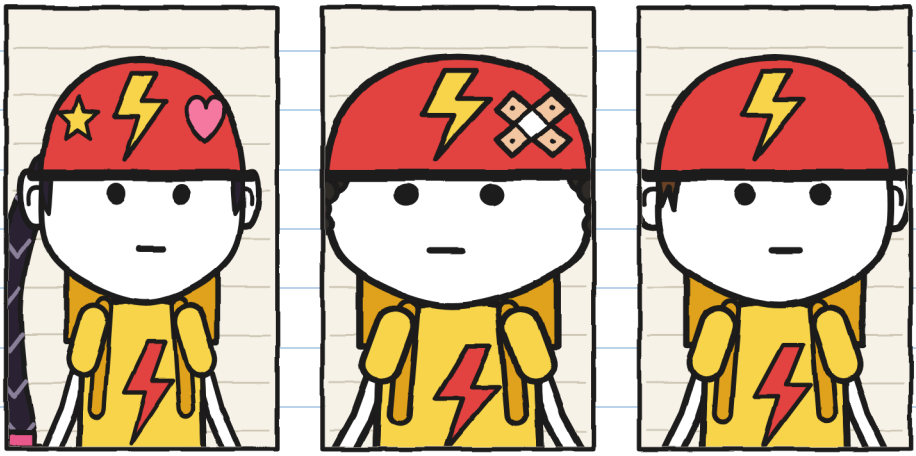
Je lui ai rappelé l'histoire de Flora et de la huitième graine. Juliette n'avait pas laissé Flora signer avant l'heure.
— Ce n'est pas pareil. Cette livraison-là n'était pas prête. Ça, c'est plus rapide.
— Fais-le toi. Moi, non.



Il s'est assis sur la marche. Très sérieux. Il n'a pas aidé du tout. —J.

ÉCLAIR passe dans notre rue à cinq heures dix. Ils sont trois, en file.

FICHES D'ÉCLAIR



ZOÉ, « Fusée » :
la plus rapide.
Elle donne les surnoms.

BRUNO, « Crevaison » :
a crevé une fois.
Il y a deux ans.

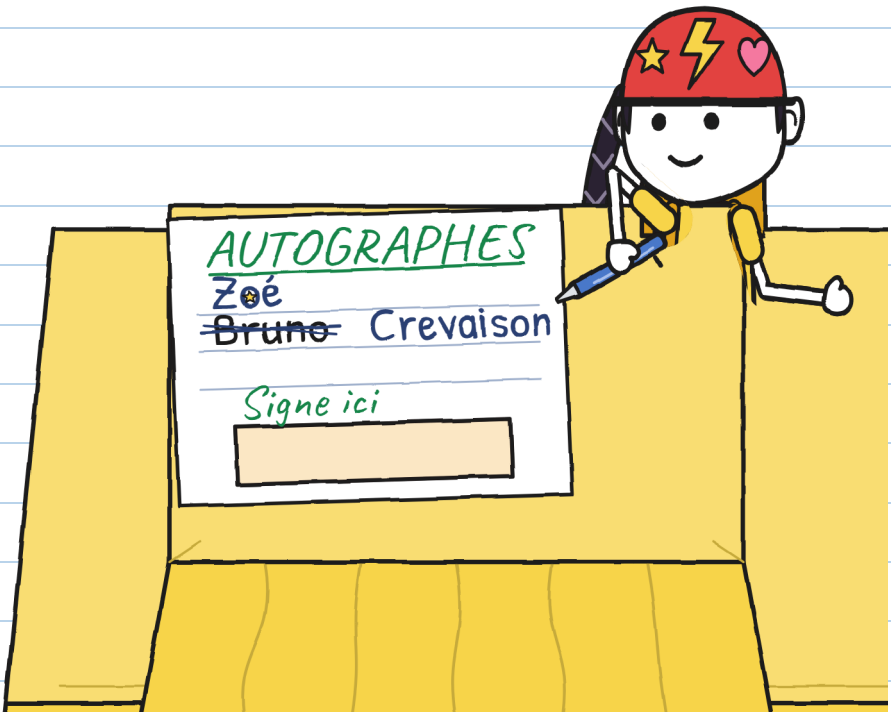
TONY :
pas de surnom.
Pas encore.

— Des autographes ? Les nôtres ? a dit Zoé. Elle a freiné et elle est descendue de son vélo.

Personne ne leur a jamais demandé d'autographe. C'est pour ça que ça marche. —J.

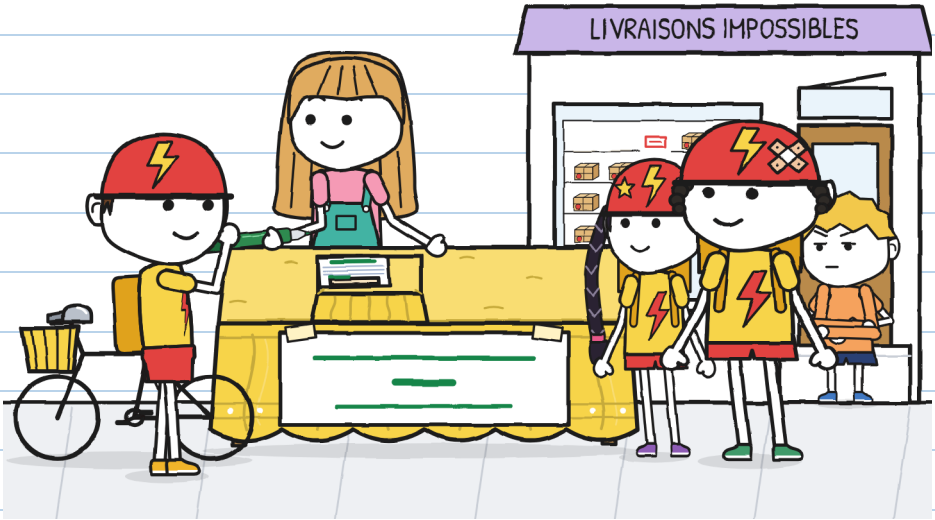
Zoé a signé la première, avec une étoile dans le o. Bruno a écrit « Bruno ». Zoé a barré le nom et a mis « Crevaison ».

— À ÉCLAIR, les surnoms ne s'enlèvent pas, m'a dit Bruno, sans se fâcher. J'ai crevé une fois.



Tony était toujours sur son vélo. Il regardait la table comme il avait regardé le n° 3 le dimanche.

— À toi, Tony, a dit Juliette. Ici, en bas, dans la case. La meilleure place.
Elle lui a donné son feutre vert.
On demandait à Tony son premier autographe. Il est descendu de son vélo et il s'est redressé.



Je voyais tout depuis la marche. « Ce n'est pas mon affaire », pensais-je. Et je me taisais.

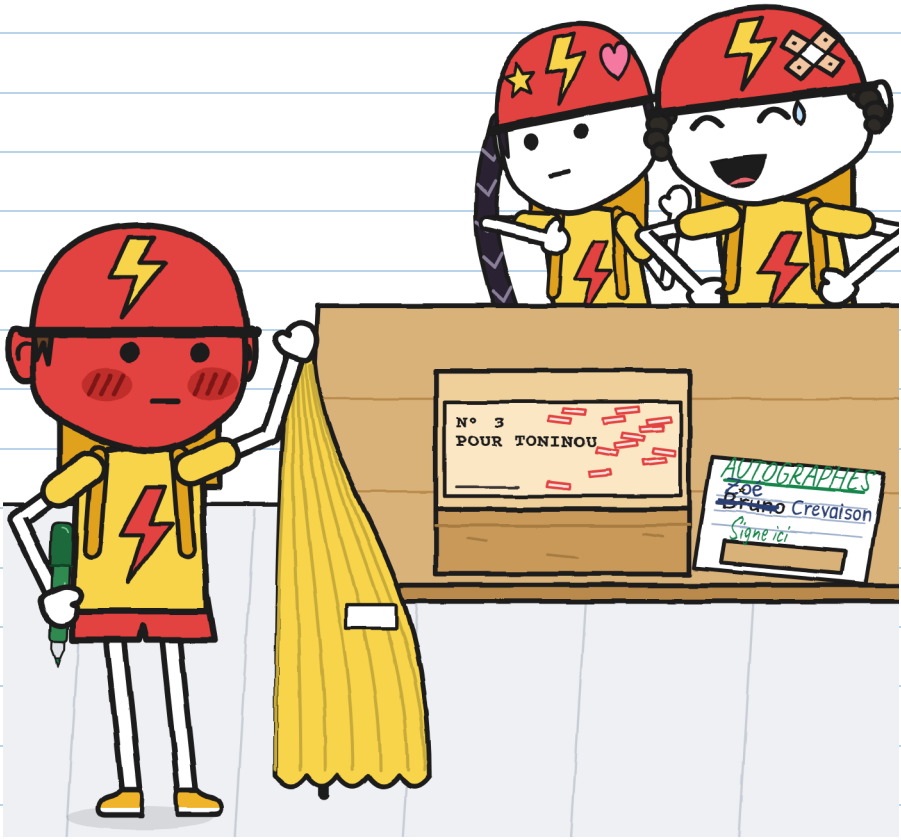
Je me suis levé.

— Tony, att...

Je suis arrivé trop tard. Tony a tiré le pupitre d'un coup. Il allait signer. Sous la nappe, quelque chose a sonné :

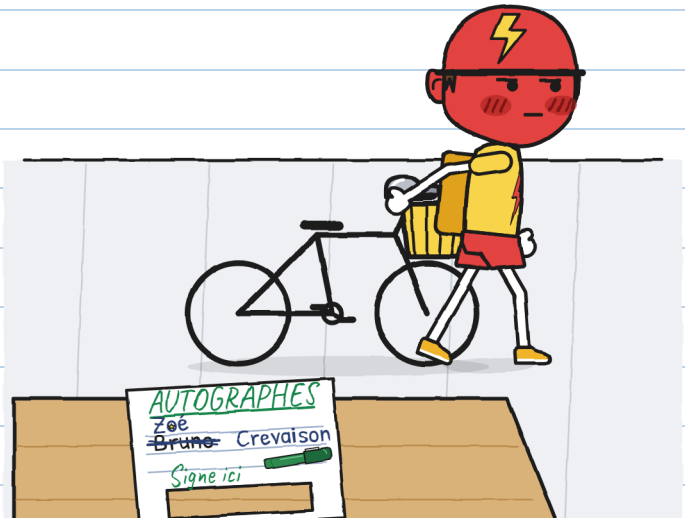


Tony a soulevé la nappe.



— « Pour To-ni-nou », a lu Zoé, lentement et contente.
— Toninou ? a dit Bruno. Il a ri.
Zoé n'a pas ri. Zoé réfléchissait.

Tony n'a pas crié. Il a refermé lentement le feutre. Il l'a posé sur la feuille. Sans signer.
— ÉCLAIR ne signe pas les pièges.
Il est parti à pied, le vélo tenu par le guidon.
Personne ne l'a suivi.



Il était couleur casque. Ce n'était pas le rouge de la honte. C'était le rouge de la colère.

Le rougeomètre n'a pas de numéro pour celui-là. —J.

Mara est sortie avec le tissu violet. Elle n'a pas demandé qui avait sorti le colis. Elle a regardé la place vide sur l'étagère, la table et Juliette.
Elle a couvert le n° 3 et l'a soulevé dans ses bras.
— Ce colis n'est pas livré, a-t-elle dit à Zoé et à Bruno. Ce que dit l'étiquette, c'est l'affaire de Tony.

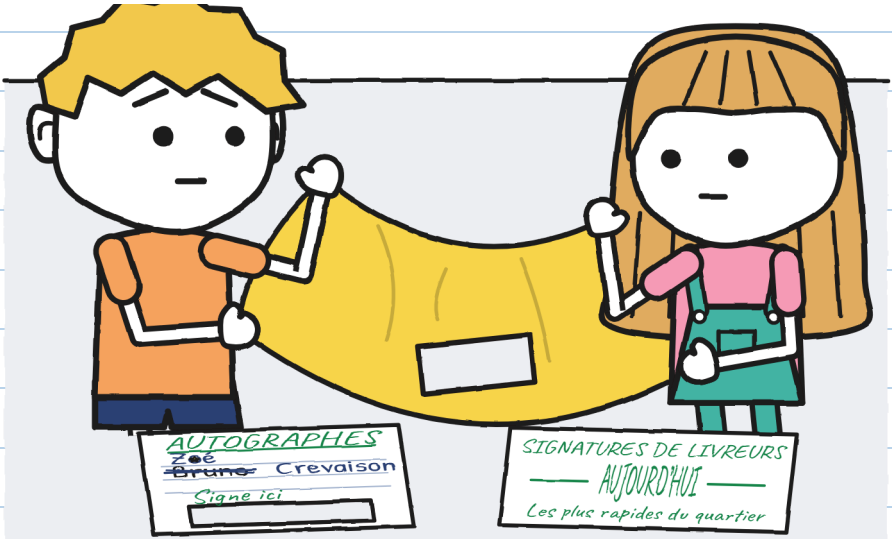


Ils sont partis sans sonner.

J'ai aidé Juliette à ranger la nappe, la pancarte et la feuille. Deux signatures et un trou. Je ne lui ai pas dit « je te l'avais dit ». Ni « ce n'est pas grave ». Mais c'était grave.

— Toi, tu n'as rien fait, a dit Juliette.

— J'ai prévenu trop tard. Je pouvais prévenir avant. Ou appeler Mara.

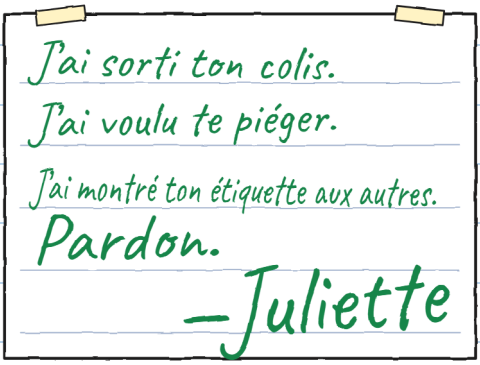


Juliette est entrée et a tout raconté à Mara sans aide. La petite fenêtre, la nappe, l'étagère, le téléphone.

— Tony, c'est toi qui lui racontes, a dit Mara.

Le mercredi, Tony est passé à cinq heures dix. Il n'a pas freiné. Il est repassé à cinq heures vingt. Il est passé une troisième fois. Juliette était au milieu du trottoir avec un papier.

LES EXCUSES



Tony a lu le papier depuis son vélo.
– D'accord. Je l'ai lu.
– Tu me pardonnes ?
– J'ai dit que je l'avais lu.
Cet après-midi-là, Tony n'est pas venu à la boutique. Sa caisse est restée vide.

J'ai signé de mon nom en entier. C'était le minimum. –J.

CHAPITRE 4

Un petit vélo

Le jeudi, Tony est entré dans la boutique. Il n'a pas regardé des deux côtés de la rue. Il portait un vélo sous le bras.



Ce n'était pas son vélo. Ou si : celui de quand il était petit.

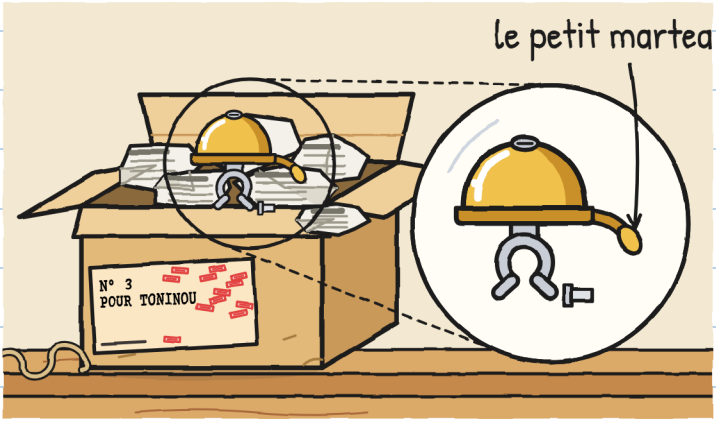
— Depuis dimanche, je pense au tilin, a dit Tony. Je crois me souvenir de ce son. Je veux voir si j'ai raison.

— Je veux ouvrir le n° 3. Pas ici : on voit depuis la rue.
Mara nous a emmenés dans l'arrière-boutique, la pièce du fond.
— Ouvrir n'est pas signer, a-t-elle dit. Sans signature, il revient à l'aube.



— Je reste ? a demandé Juliette. Elle l'a demandé.
Tony a mis du temps.
— Sans toucher.
— Je ne touche pas la boîte. Et je ne parle pas du sujet.

Tony a défait la ficelle. Dedans, il y avait du vieux papier journal. Il se déchirait tout seul. Et entre les papiers…

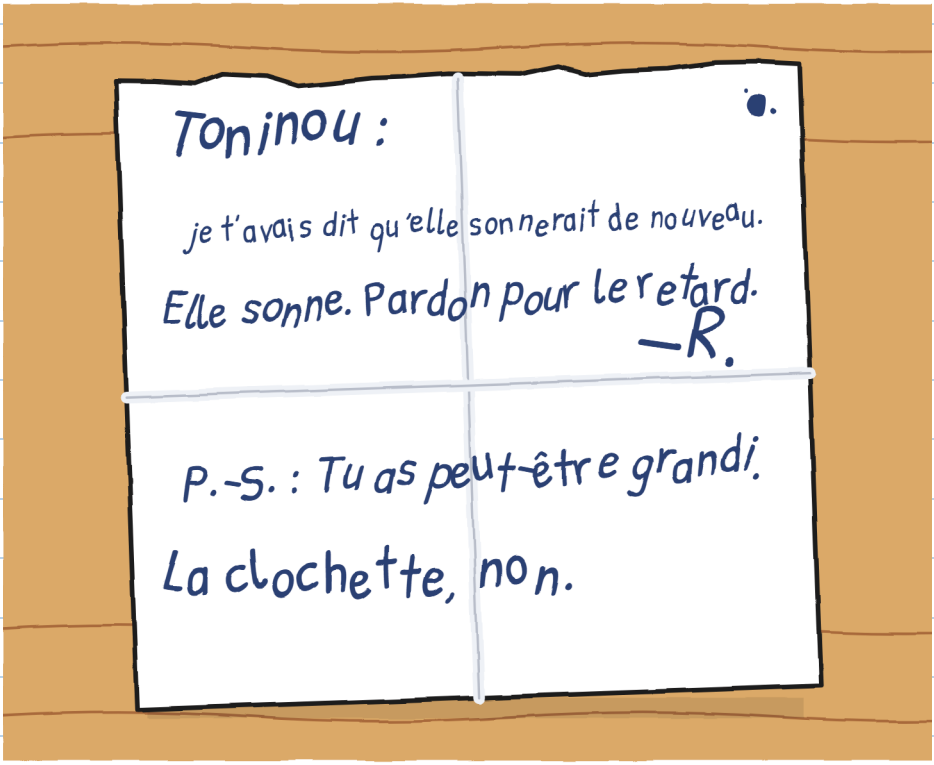


Une clochette de vélo, petite et dorée. Un ressort fait rebondir le petit marteau. Si on la bouge, elle sonne.

Le n° 1 mordait. Le n° 2 courait. Le n° 3, lui, sonne, c'est tout.

Ni dragon ni pattes. Une clochette. Ça me plaît. –J.

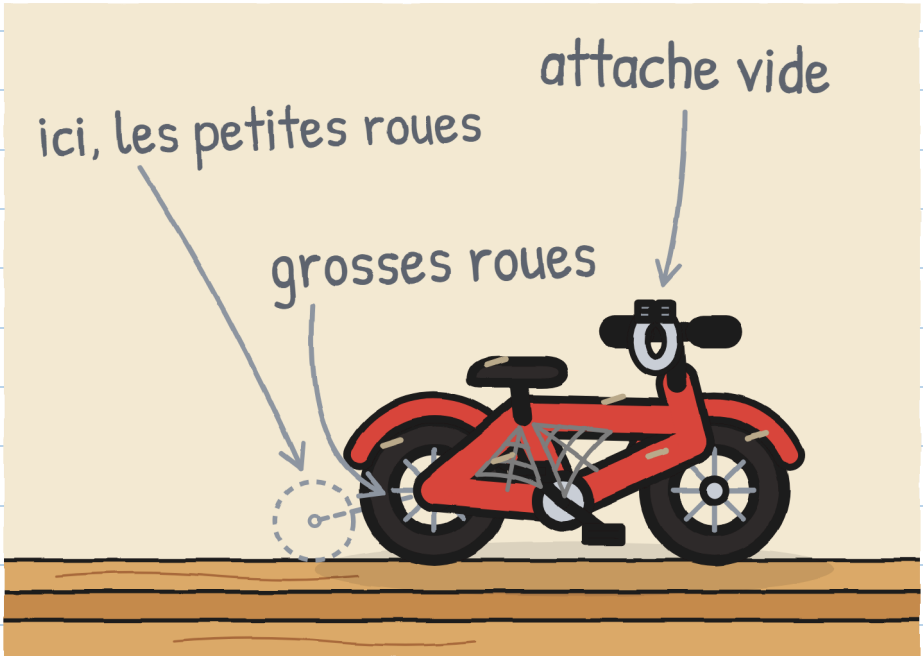
Dessous, il y avait une note pliée en quatre.



Tony l'a lue deux fois.
— Quelle mauvaise écriture, a-t-il dit. Et il s'est tu un bon moment.

R. tient parole, même en retard. C'est Flora qui l'a dit. Elle n'a pas dit DE COMBIEN. —J.

Alors Tony a posé le petit vélo sur la table.

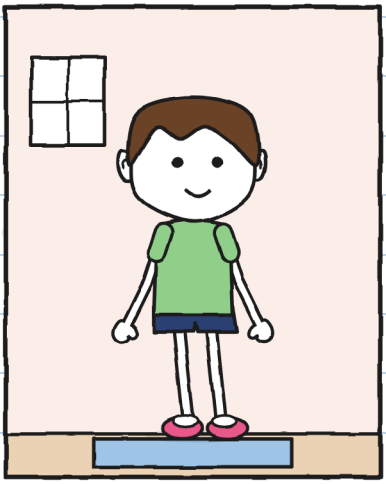


— Il était à moi. Il avait cette clochette, fixée avec l'attache. Un jour, la clochette a cessé de sonner : clac. Quelqu'un a dit : « Donne-la-moi, Toninou. Je la répare et je te la rends. »

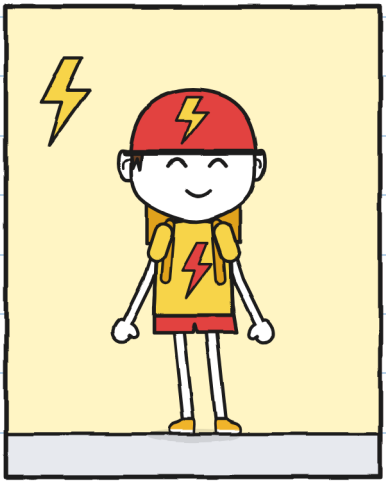
— Qui ? a demandé Juliette sans le vouloir. Elle s'est couvert la bouche.

— Je ne me rappelle pas le visage. Je me rappelle la clochette. Et que j'ai beaucoup attendu.

— À la maison, on m'appelle Toninou, a dit Tony. À ÉCLAIR, Tony. Je l'ai écrit sur ma fiche le premier jour.
— Qu'est-ce qu'il a de mal, Toninou ? ai-je demandé.
— Rien. Jusqu'à ce que Zoé le dise. À ÉCLAIR, les surnoms ne s'enlèvent pas. Regarde Bruno.



À LA MAISON : Toninou



À ÉCLAIR : Tony

— Bruno m'a appelé Toninou six fois depuis mardi, a ajouté Tony.
Juliette s'est recroquevillée dans son coin.

— Tu tiens encore dessus ? a demandé Juliette.
Elle n'a pas pu s'en empêcher.
Mara a posé le vélo par terre. Tony s'est assis.

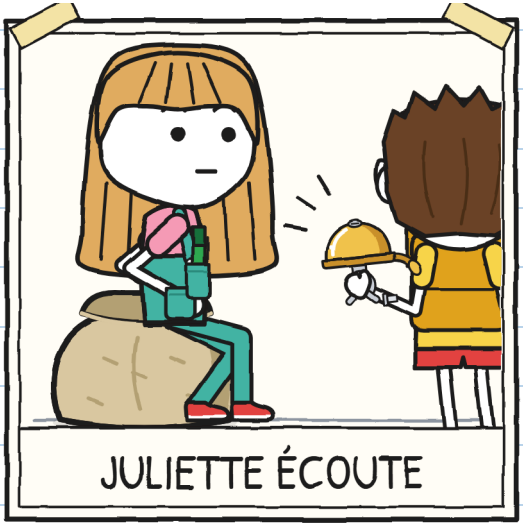


Il tenait dessus. Plus ou moins.
Mara a fait un bruit, presque un rire. Tony a ri aussi. Il ne riait plus depuis samedi.

Rougeomètre : 0. Je le note parce que ça compte aussi. —J.

— Tu as déjà la sonnette d'ÉCLAIR sur ton vélo, ai-je dit. Tu n'as pas besoin de mettre cette clochette. Tu peux la garder. Ou la laisser revenir.
— Je sais, a dit Tony. Mais il m'a regardé. Il avait l'air de l'entendre pour la première fois.

Juliette est restée onze minutes sans parler, à écouter, son feutre rangé.





11 min

Onze minutes. J'ai la langue engourdie. —J.

— Je veux l'essayer seul, a dit Tony.
Mara, Juliette et moi, on est sortis. Tony a fermé la porte de l'arrière-boutique.

Pour ne pas écouter, Juliette a traversé la boutique et moi, j'ai dessiné. Le siège de Tony a déjà un auvent : un toit en tissu. On l'entendait quand même.



Tilin.
C'était le même tilin que samedi. Puis un autre.
Et puis plus rien, pendant très longtemps.

Tony est sorti. Il avait la clochette dans une main et la boîte sous le bras.

— Je l'emporte jusqu'à demain. Sans signer.

— Elle reviendra à l'aube, a dit Mara.

— Qu'elle revienne. Je veux l'avoir une nuit.

— Et si Tony laisse la clochette hors de la boîte ? ai-je demandé.

— Je ne l'ai jamais essayé, a dit Mara. Et je ne vais pas l'essayer à sept heures du matin.

Tony a rangé la clochette et la note dans la boîte.



Il reste quatorze heures avant demain. Je vais les compter. —J.

Le vendredi, ma rue a encore sonné : tilin, tilin, tilin. Retour n° 14.
La nuit d'avant, je n'ai rien vu. C'est Tony qui me l'a raconté :



— Cette fois, le n° 3 a dormi sur ma table de nuit. Pas sur le paillasson. À l'aube, il cognait contre la vitre. Je lui ai ouvert la fenêtre.

Il a ouvert la fenêtre à un colis.
Quelle politesse. —J.

J'ai dessiné les deux vélos de Tony côte à côte.
J'ai ajouté la clochette au vélo d'aujourd'hui. Ça rend bien.
Juliette a collé un petit papier sur la clochette dessinée.



avant maintenant

Elle avait raison. Ça m'énerve un peu.

CHAPITRE 5

En privé

Le vendredi après-midi, le n° 3 était sur son étagère. Il avait quatorze tampons. Tony le regardait de loin, assis dans sa caisse.

Juliette préparait quelque chose depuis deux jours. J'ai eu peur.
C'était une feuille avec deux options.

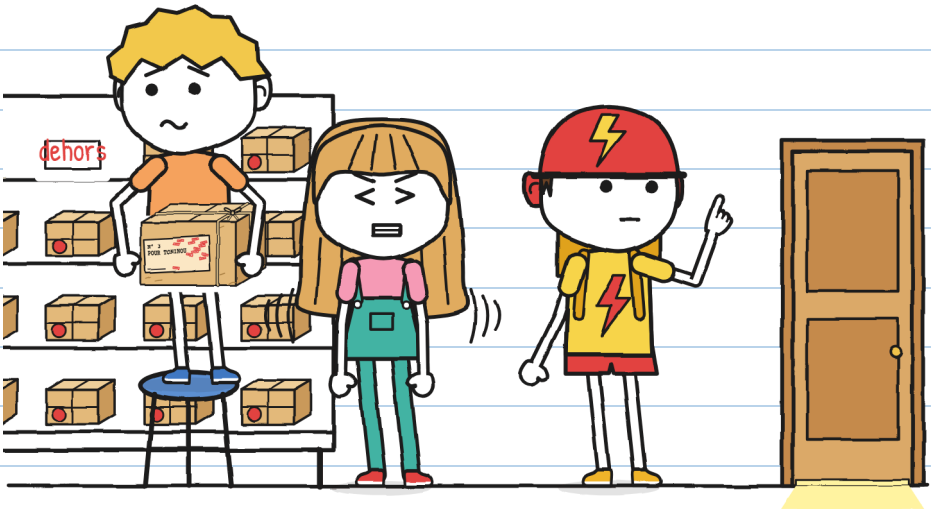


Tony a lu la feuille. Il a regardé Mara.
— Si je signe, qui le sait ?
— Moi. Et mon livre de registre : j'y note les livraisons. Il ne sort pas du tiroir.
— Et ÉCLAIR ?
— Je ne le leur dis pas. Un registre n'est pas un panneau.



Le panneau, ce sont des nombres. Les noms restent dans le tiroir. —J.

Tony s'est levé de sa caisse.
— Je choisis la B.
Juliette n'a pas sauté. Je l'ai vue ne pas sauter.
— Dans l'arrière-boutique, a continué Tony. Avec vous deux.
— Moi aussi ? a demandé Juliette.
— Toi, tu veux me voir signer plus que personne. Je préfère t'avoir devant moi.



Dans l'arrière-boutique, Tony a ressorti la clochette et la note. Il les a regardées lentement, avec soin.

— Avant de signer, je regarde ce que je signe, a-t-il dit, sans regarder personne.

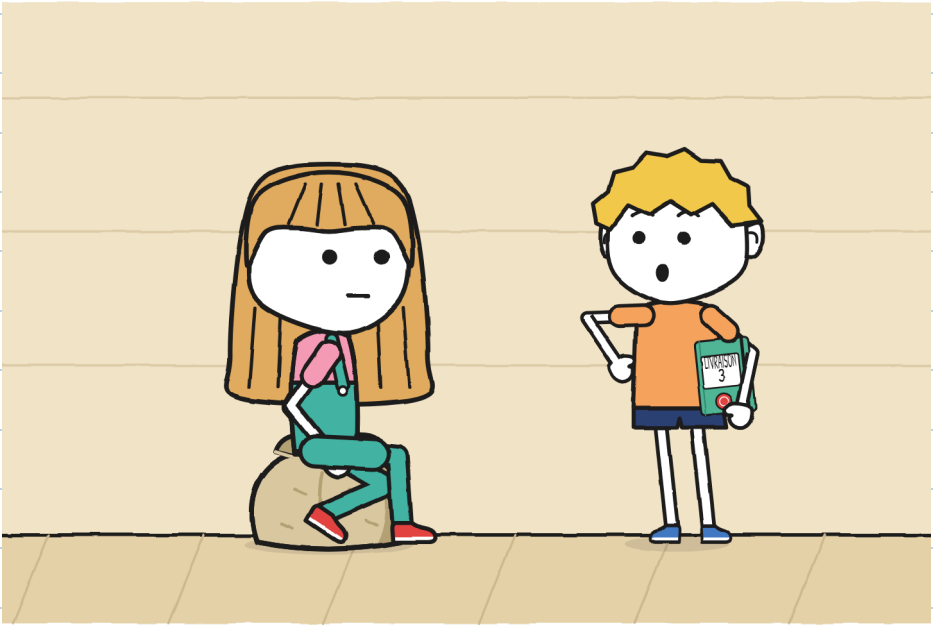
Juliette est devenue rose, comme son t-shirt.



Juliette a donné son feutre vert à Tony. Elle s'est assise sur un sac, dans le coin.

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé.

— Je m'assieds sur mes mains. Pour ne pas aider.



J'ai fermé le carnet et je l'ai mis sous mon bras.

Ensuite, il a tout noté. —J.

Tony a enlevé le capuchon du feutre et il a signé.



L'étiquette disait « Toninou ». La signature : « Tony ».

— Ça va comme ça ? a demandé Tony. Ce n'est pas le même nom.

— Celui qui reçoit signe, a dit Mara. Et c'est toi qui l'as reçu.

Mara a noté la livraison dans son livre. Juliette tenait déjà le tabouret bleu. Elle l'a posé par terre.

— Je peux changer le panneau ? a-t-elle demandé à Tony, pas à Mara.

Tony a regardé le panneau.

— Il n'y a qu'un nombre.

— Un seul.

— D'accord.



J'ai d'abord demandé. Note-le. —J.

Sur le trottoir, Tony a appuyé son vélo contre le mur. Il a sorti un tournevis de son sac.
— Tu mets la clochette ? ai-je demandé.
— Oui.
— Et la sonnette d'ÉCLAIR ?
— Celle-là est à ÉCLAIR. Celle-ci est à moi.



Tony l'a mise. Moi, j'ai seulement tenu le vélo. Et parce qu'il me l'a demandé. Tony a touché le petit marteau avec un doigt.
Tilin.

À cinq heures dix, ÉCLAIR est passé. Bruno a freiné.

— C'est quoi, ça qui sonne ?

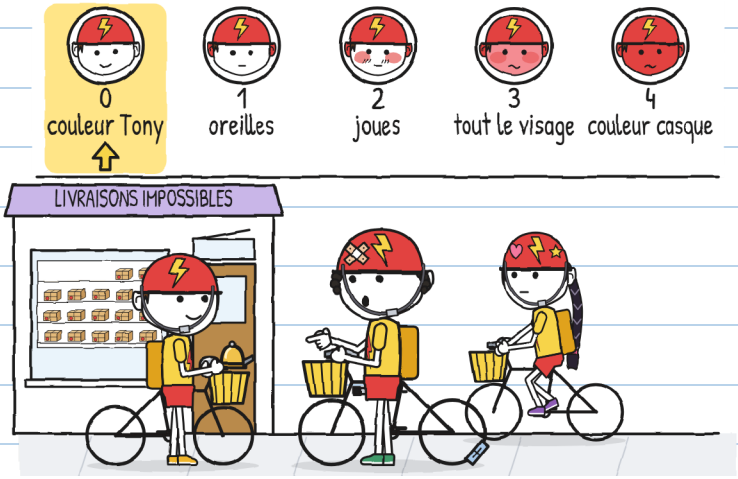
— Une clochette.

— Elle vient d'où ?

— Elle était à moi.

— De quand tu étais Toninou ?

Tony : rien de rouge, même aux oreilles.

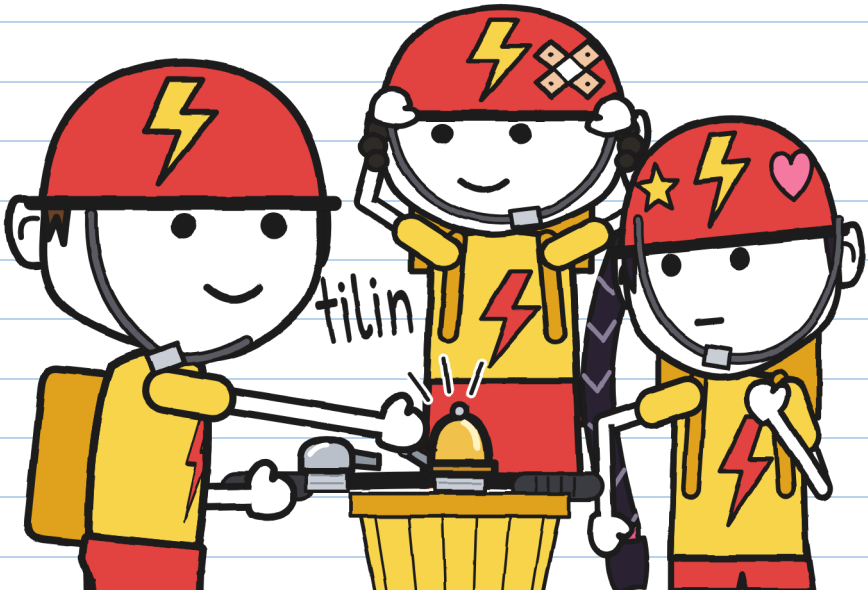


— De quand on m'appelait comme ça. Maintenant, je m'appelle Tony. Et toi ?

— Cre… — Bruno s'est interrompu. — Bruno.

— Voilà, Bruno.

Bruno a levé la tête. À ÉCLAIR, personne ne l'appelait Bruno depuis deux ans.
Zoé a ouvert la bouche.
Tony a touché le petit marteau. Une fois.
Tilin.
Zoé a fermé la bouche. Elle a réfléchi.
— Ça sonne bien, a-t-elle dit. On est en retard, Tony.



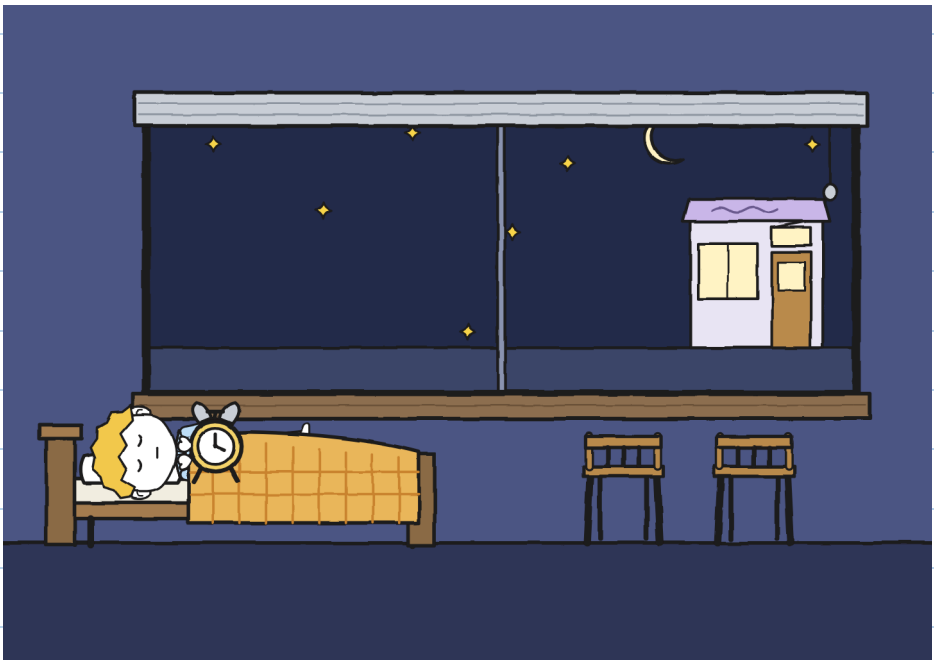
Il a dit « Tony ». Sans rien ajouter. —J.

Cette nuit-là, j'ai de nouveau laissé le volet relevé.

— Encore en train de surveiller ? a demandé maman.

— Aujourd'hui, je surveille qu'il ne se passe rien.

— Ça, je le fais très bien. Dors.



Je me suis endormie le feutre débouché. J'ai l'oreiller vert. —J.

Le jour s'est levé.

Rien n'a sonné.

Ni un tilin, ni une fenêtre, ni le chien du 4.

Jamais je n'ai entendu un silence aussi beau dans ma rue.

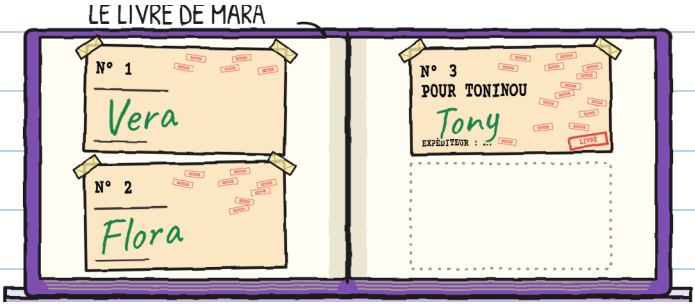


CHAPITRE 6

Pour l'instant

Le samedi à dix heures, j'ai dessiné l'étagère. Dix-sept colis. Trois places vides.

Mara a collé l'étiquette dans son livre, avec les deux autres.



Un œuf, des graines et une clochette. Tous les trois sont arrivés en retard. Tous les trois sont arrivés.

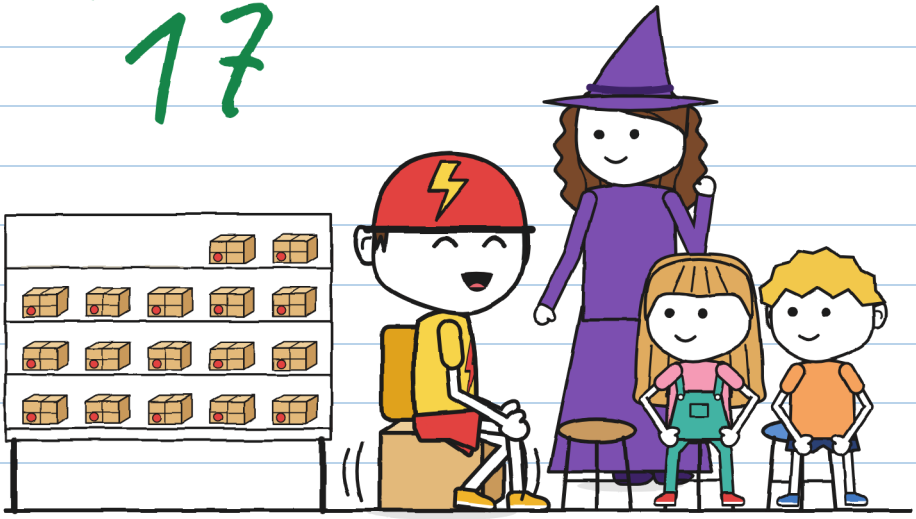
Tony a signé le troisième. Cette fois, je lui ai seulement passé le feutre. –J.

Tony s'est assis dans sa caisse et il a bougé. Cette fois, il n'a pas regardé l'étagère.

— C'est ton siège « pour l'instant », a dit Mara.

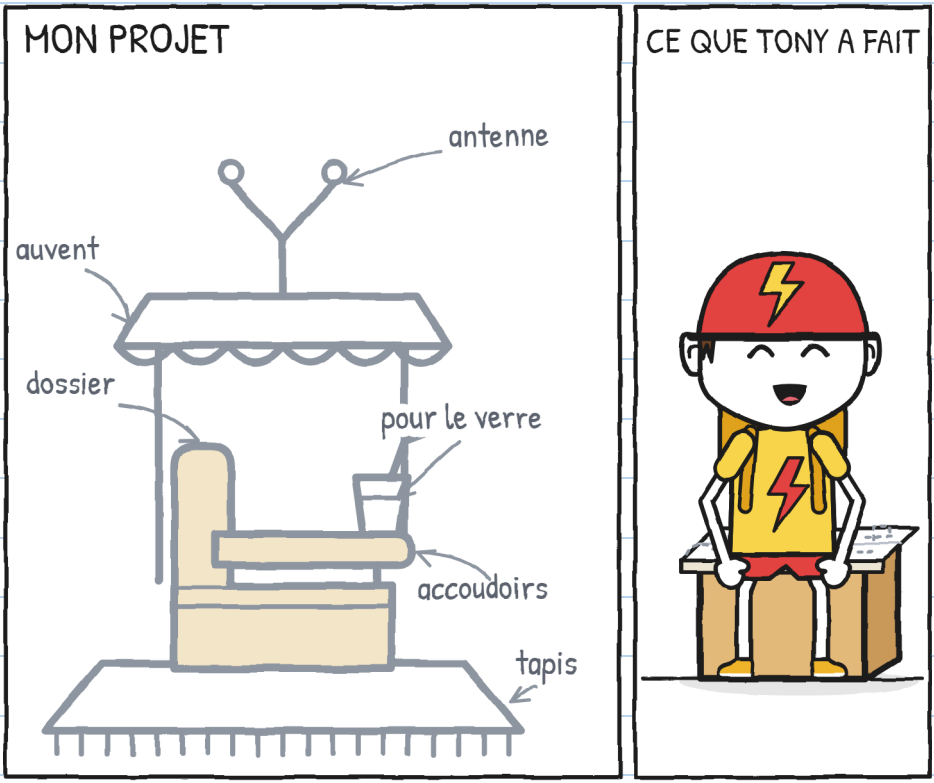
— Pour l'instant, ça me va, a dit Tony.

RESTE 17



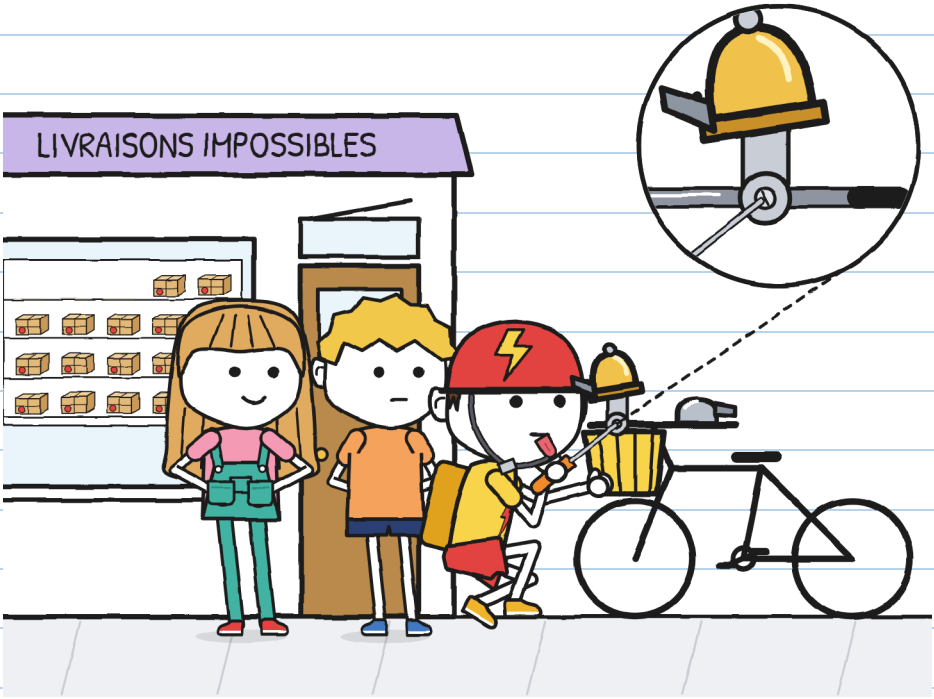
« Pour l'instant » peut durer des années. Demande au n° 3. –J.

J'ai montré à Tony mon projet : le dessin du siège.
J'ai mis toute la semaine.



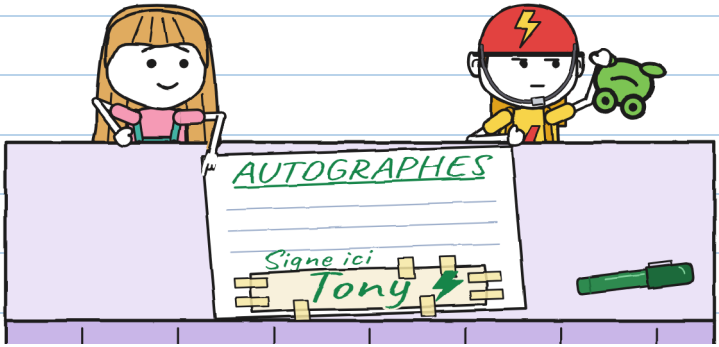
— Tu me le donnes ?
Il a plié le dessin en quatre. Il l'a posé sur la caisse et il s'est assis.

Dehors, la clochette était de travers sur le guidon.
— Je te la tiens pendant que tu serres, ai-je dit.
— Je peux le faire.
Tony l'a fait. Moi, je regardais la vis. Elle semblait avoir cent tours.



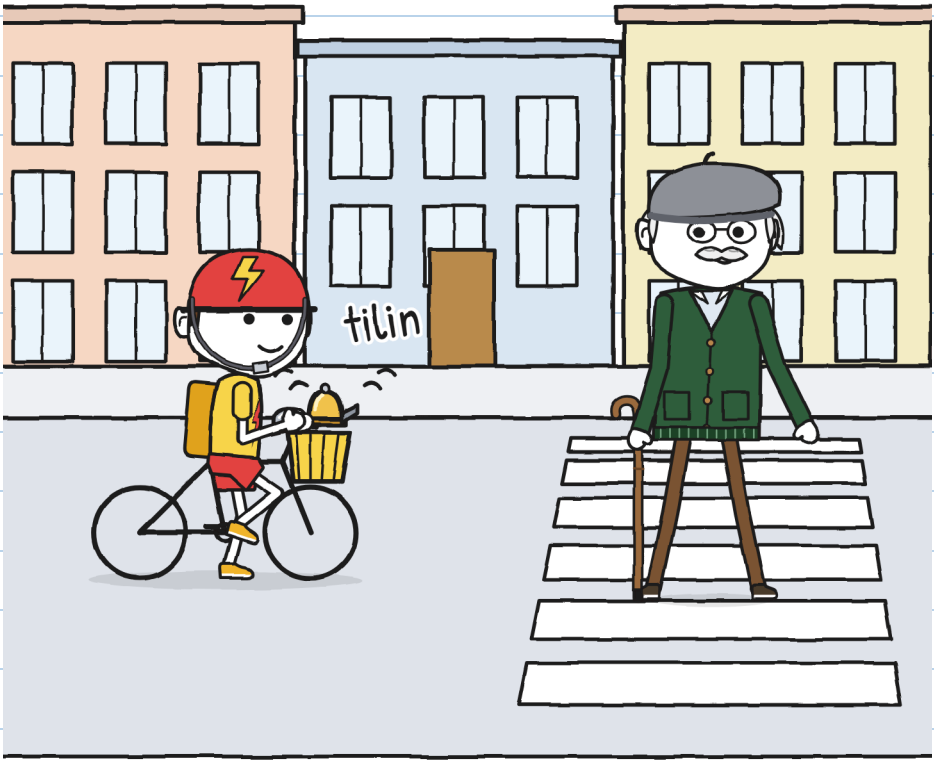
Juliette a sorti la feuille des autographes. La petite fenêtre était bouchée avec du papier et beaucoup de scotch.

— C'est celle du piège, a dit Juliette à Mara, sans attendre de questions. Je l'ai réparée.
Elle a posé la feuille devant Tony.
— Tu me signes un autographe ? Pour de vrai. Sans rien dessous.
Tony a regardé sous la feuille. Il a regardé sous le comptoir. Il a retourné la grenouille.
— D'accord.



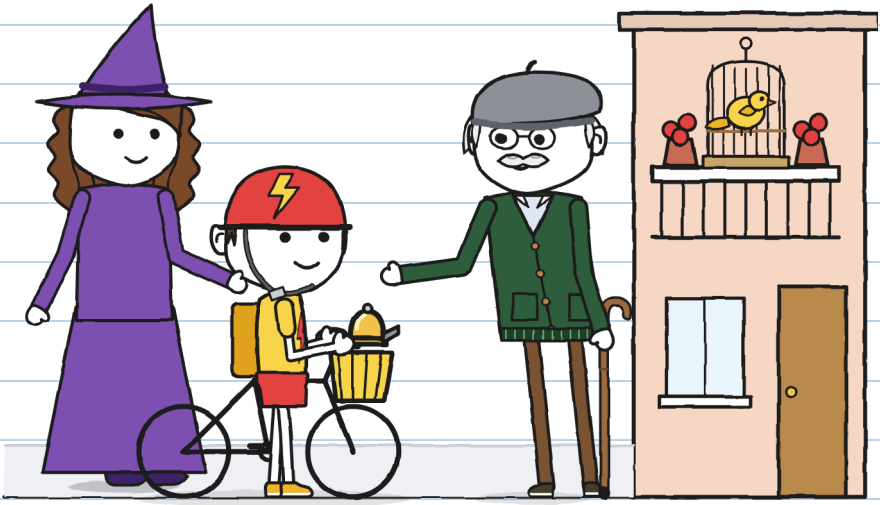
Je le mérite. —J.

À midi, Tony est parti en livraison. Un monsieur en béret traversait lentement, avec sa canne. Tony a freiné. Il a attendu. Il a sonné la clochette une seule fois. Comme pour dire : « Je suis là ». Tilin.

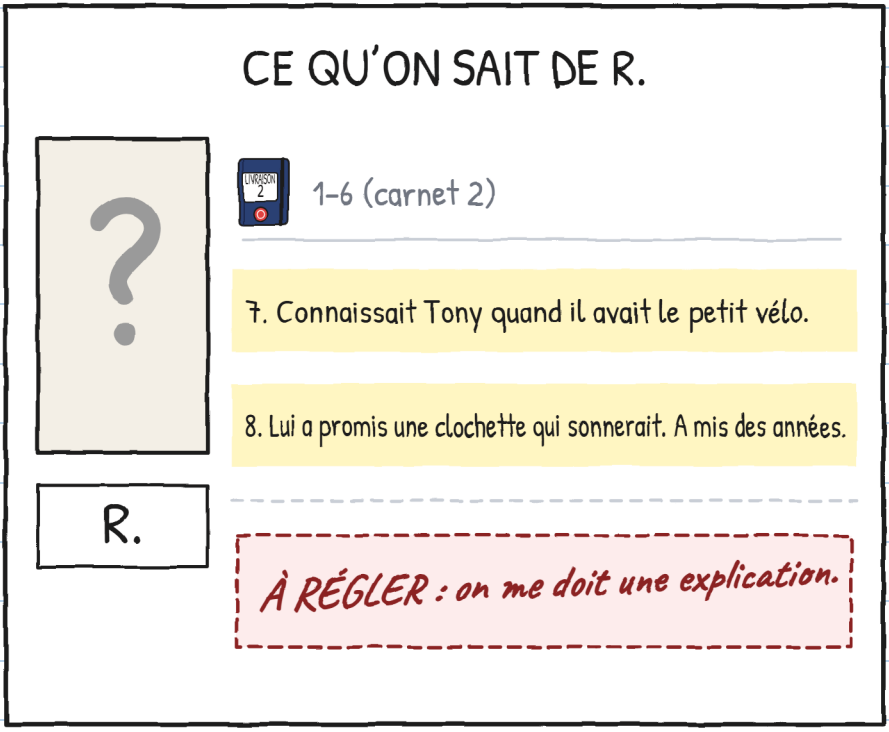


Le monsieur a levé sa canne pour saluer et il a continué lentement.

— C'est don Antonio, a dit Mara. Le deuxième Toninou de ma liste.
— La clochette est neuve ? a demandé le monsieur, déjà sur notre trottoir.
— Elle est vieille, a dit Tony. Elle était à moi. De quand on m'appelait Toninou.
— Ça fait soixante ans que personne ne m'appelle comme ça. On échange ? Toi, don Antonio ; moi, Toninou.
Tony a réfléchi.
— Pour l'instant, non.



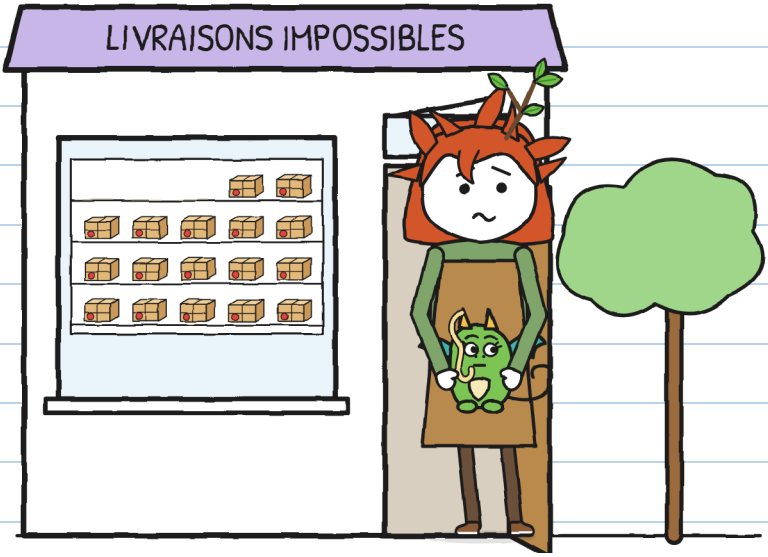
J'ai sorti la fiche de R. Il y avait déjà six pistes. J'en ai ajouté deux. Tony m'a demandé le stylo. Il a écrit dessous, de sa main.



— Tu vas dire merci ? a demandé Juliette.

— Merci, et aussi une plainte. Les deux. Je ne sais pas encore qui est R.

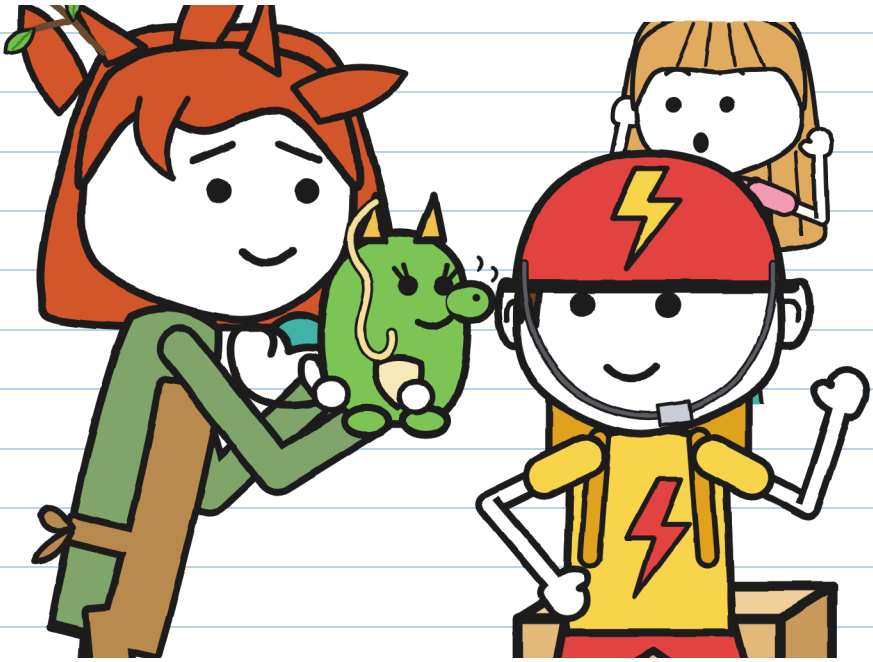
À une heure, Vera est entrée. Elle portait Miette dans ses bras et une brindille dans les cheveux.
— J'ai besoin d'aide. Miette sait déjà s'envoler. Il lui faut un endroit sûr pour descendre. — Elle a fait une pause. — Hier, elle a choisi ma soupe.



Miette m'a regardé et elle a pris mon air de « c'est pas moi ».

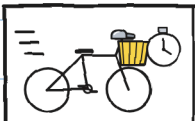
Le tien, exactement. Avec une nouille. —J.

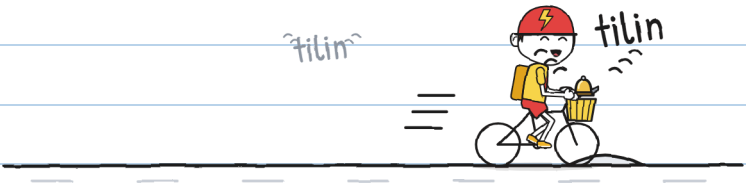
— Vous avez besoin de quelqu'un de rapide ? a demandé Tony depuis sa caisse.
— Pour m'aider, il faut savoir attendre, a dit Vera.
— Moi aussi, je sais. Depuis cette semaine.



Je sais attendre, moi aussi. C'est bon ? –J.

LIVRAISON N° 3. Ce que chacun a mis de temps :

	ÉCLAIR : dix minutes.
	R. : des années.
	Tony : six jours.
	Juliette, qui écoute : onze minutes (record).

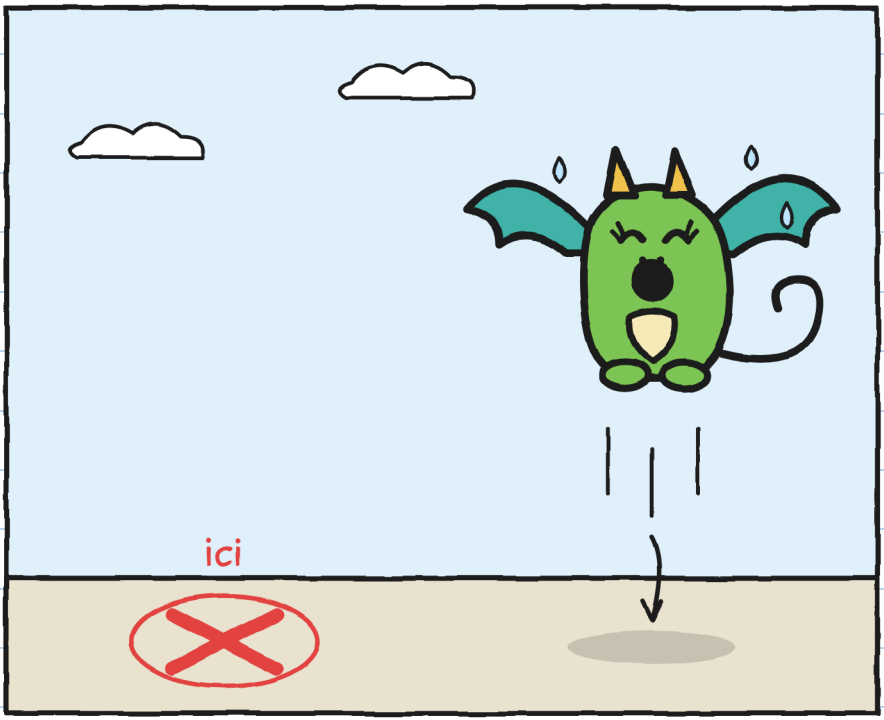


Tony est parti en livraison. Dans la rue, un tilin a sonné. Et un autre.
Cette fois, c'est lui qui faisait sonner la clochette.

Moi, je sonne encore toute seule. J'apprends. –J.

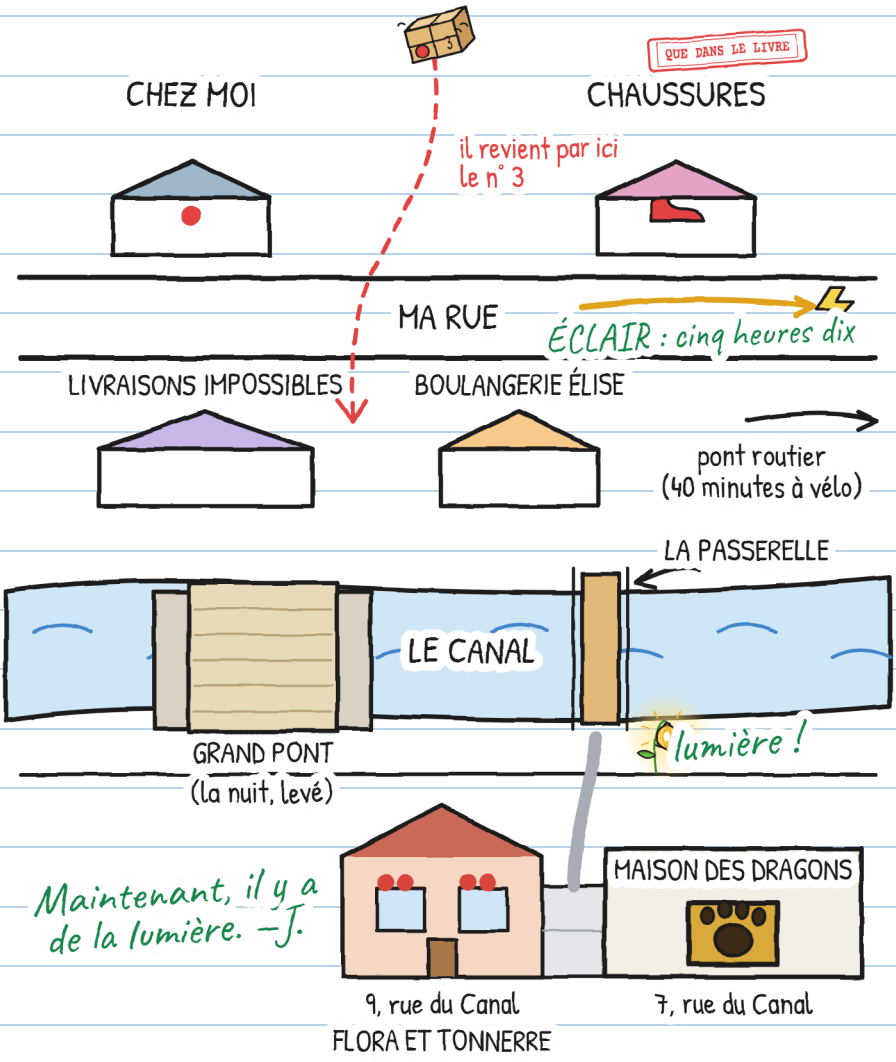
LIVRAISONS IMPOSSIBLES · 4

(bientôt)



Où atterrit un bébé dragon qui te copie ? –J.

LE QUARTIER (version 3)



ET TOI, COMMENT TU T'APPELLES ?

Tony s'appelait Toninou. Maintenant, il choisit son nom. Et toi ?

J'aime qu'on m'appelle...

On peut aussi m'appeler...

Je préfère qu'on ne m'appelle pas...

Moi, c'est Juliette. « J. », seulement quand je signe. –J.

UNE HISTOIRE, SIX TAILLES

Il y a six tailles, de 3 à 16 ans, et plus de 20 langues. XXS, XS, S, M et L ont les mêmes pages et les mêmes dessins. La XL est un roman. Seule la façon de raconter change.

TAILLE XXS · PRÉ-A1
MARA ET TONY RIENT. TU VOIS LE VÉLO ROUGE ?

TAILLE XS · A1
Mara a presque ri. Tony aussi. Il ne riait plus depuis samedi.

TAILLE S · A2
Mara a fait un bruit, presque un rire. Tony a ri aussi. Il ne riait plus depuis samedi.

TAILLE M · B1
Mara a fait un bruit. On aurait dit un rire. Tony a ri aussi. Je ne l'avais pas vu rire depuis samedi.

TAILLE L · B2
Mara a fait un bruit qui, chez quelqu'un d'autre, aurait été un rire. Tony a ri aussi. Je ne l'avais pas vu rire depuis samedi.

TAILLE XL · B2-C1
Roman illustré · 13+

Niveaux du CECRL indicatifs, pour qui apprend le français.

Chacun dans sa taille. Même tilin. —J.

FAMILLES ET ENSEIGNANTS

Travaille chaque chapitre sur linguaula.com

VÉLO POUR DE VRAI : QUE FAIRE ?

1. Toujours un casque, bien attaché. Même pour aller « juste à côté ».
2. Être vu et être entendu : lumières, vêtements clairs et sonnette. La sonnette prévient ; elle ne commande pas.
3. Les deux mains sur le guidon. Si quelque chose te distrait, arrête-toi dans un endroit sûr.
4. Le trottoir est à ceux qui marchent : là, on tient le vélo à la main. Avant de traverser, arrête-toi et regarde.

Le tampon QUE DANS LE LIVRE marque ce qui arrive dans le livre, et pas dans la rue.

AVANT DE PARTIR, VÉRIFIE TON VÉLO

